

NIETZSCHE déçu de Jésus

par André DUMAS,

professeur à la Faculté de Théologie Protestante de Paris

I. Philosophe à coups de marteau

Nietzsche n'a vécu que de 1844 à 1900 et les dix dernières années de sa vie l'on été dans une aliénation douce, mais totale. Pourtant il n'a cessé durant cette brève course de changer sans cesse d'enthousiasmes et de détestations. Il a été conquis par l'apologie de la volonté chez Schopenhauer, puis il a haï son pessimisme vital. Il s'est enflammé pour Richard Wagner, puis il s'est moqué de son mysticisme médiéval et de ses compromissions avec les triomphes bourgeois du pangermanisme. Il a adoré la Grèce, à l'exception de sa décadence qu'il fait remonter déjà à l'intellectualisme débilitant de Socrate et au dualisme idéaliste de Platon. Il a célébré la lucidité courageuse des sciences modernes, puis il s'est dégoûté de leur platitude positiviste et de leur indécrottable confiance dans l'éducation, l'instruction et le savoir pour améliorer l'homme. Il a cultivé la philologie, la philosophie, l'esthétique et il a, comme un pamphlétaire prophète, sans cesse brisé à coups de marteau tout ce que les hommes cherchaient à mettre à la place d'un Dieu, à la fois disparu, assassiné et impuissant.

Nietzsche a passé ainsi sa vie à fausser compagnie à ses amis, à brouiller les pistes, à crier dans le désert, à nier pour affirmer et à renier pour inventer un autre monde, qui ne serait pourtant pas un monde de l'ailleurs, un monde d'au-delà du monde ou de par-delà la mort, mais notre monde, vu et vécu autrement. Jusqu'à son entrée dans le brouillard de la vie psychique Nietzsche s'est à la fois insurgé contre les fausses solutions et arc-bouté pour aller plus loin. Il a consommé les nourritures terrestres et les élixirs religieux jusqu'à la grande solitude de l'homme que personne ne veut suivre et que nul ne peut plus comprendre.

Car la vie de Nietzsche est une succession d'amours déçues. Sa plus constante déception sera la prédication de Jésus et ses conséquences chrétiennes dans l'histoire de

l'esprit occidental. Nous ne devons pas trop tenter d'innocenter ici Jésus en chargeant à l'extrême le christianisme, bien que, nous le verrons, Nietzsche ait souvent proclamé aussi fort son affection envers Jésus que son mépris envers saint Paul, à peu près comme il célébrait les tragiques de la Grèce et méprisait ses philosophes. Car le marteau de Nietzsche détruit tous les objets de musée qui sont dans la vitrine. C'est le marteau d'un amant colérique et d'un connaisseur sarcastique. On doit accepter l'ampleur de ses coups, sans chercher à épargner un secteur préservé. C'est à la fin seulement qu'il nous sera permis de dire si la déception de Nietzsche ne serait pas le ver caché dans son amour lui-même et si l'annonciation de Nietzsche est indemne de cette déception universelle. A la fin seulement, et en dehors de toute apologétique par l'absurde, nous pourrions nous demander si, comme il l'écrivait : « la meilleure façon de servir une cause est de l'attaquer, de la traquer avec toute une meute ».

Dans ces quelques notes je m'en tiendrai à la déception croissante que Jésus a provoquée chez Nietzsche. Mais il est utile de se rappeler, que pour être sa déception majeure, ce procès contre Jésus n'est pas le seul qu'a poursuivi Nietzsche avec ses œuvres et sa vie. Il a parallèlement mené aussi trois autres procès : le procès contre les valeurs de la morale, quand elle veut brider la puissance de nos instincts et nous éduquer à la renonciation ; le procès contre les prétentions de la science, quand elle nous oblige à nous soumettre à la vérité dite objective, alors que chacun fait sa vérité à la mesure de ses ambitions et de leur noblesse ; le procès enfin contre les illusions de l'histoire, qui n'accepte pas que le bonheur et le malheur, la tendresse et la cruauté soient toujours, demain comme aujourd'hui, inextricablement mêlés, si bien que le dualisme entre le présent et l'avenir est aussi stupide que le dualisme entre l'esprit et le corps, entre le bien et le mal, entre le vrai et le faux. Mais je crois bien que ces trois autres procès sont tous liés au procès central contre le mensonge de Jésus. Si Marx faisait de la critique de la religion une sorte de propédeutique, pédagogique mais je crois pour lui marginale, à la critique de l'état bourgeois, puis à la critique de l'économie libérale, Nietzsche n'a cessé de poursuivre sa querelle avec Jésus au travers de ses attaques contre les moralistes, les scientifiques et les idéologues. Ce n'est pas pour rien que les derniers ouvrages, juste avant le krack, en janvier 1889, portent à l'extrême la condamnation de Jésus : « L'Antéchrist, transvaluation de toutes les valeurs, malédiction sur le christianisme » (datée du 3 au 31 septembre 1888). Ce marteau doit briser le Christ, le briser

par amour déçu, sans doute, par exaltation dionysiaque assurément.

Situons d'abord le constat de Nietzsche et le projet de sa recherche.

II. L'homme est un arc tendu

Nietzsche constate d'abord que l'homme moderne ne croit pas à ce qu'il prétend enseigner aux autres. Il n'y croit pas, ou plutôt il n'y croit plus, car autrefois il y avait une immédiateté vitale entre les principes et les conduites. Autrefois les hommes des civilisations vivantes étaient affirmatifs, capables d'endurer et de souffrir sans se culpabiliser, ni juger. L'homme était alors un animal beau et sauvage, dépourvu de mauvaises conscience. Il forgeait, avec l'élan même des besoins de son corps et des désirs de son âme, les tables des valeurs d'une humanité saine. Il vivait la plénitude bienheureuse et tragique de l'existence physique. C'est cet accord de l'esprit avec le corps qui s'est maintenant rompu et corrompu, en grande partie quand la caste des prêtres a supplanté la caste des guerriers dans l'exercice du pouvoir. Car les prêtres sont des impuissants, avides cependant de conserver la puissance à leur profit. Ils cherchent donc un moyen de se faire croire puissants, bien qu'ils ne le soient point. Et ils le trouvent dans la perversion religieuse dont la perversion métaphysique n'est que l'héritière laïcisée. Ils vont donc enseigner aux peuples que les vraies valeurs sont opposées aux besoins et aux désirs de la vie. Ils vont inoculer la mauvaise conscience du remords, qui remplace la bonne conscience primitive de la faute, aussitôt sanctionnée par la salubrité du châtiement. Du coup, ils engendrent une race d'hommes non plus affirmatifs, mais réactifs, qui sont voués à la crainte et aux scrupules, hommes malades, qui cultivent le délice empoisonné de la maladie et qui ont oublié le grand jour de la vie dans la pénombre de la culpabilité. Avant, les civilisations connaissaient l'élan, les impulsions, toutes ordonnées au maintien et à l'expansion de la vie. Maintenant, elles végètent dans la paralysie des réactions, qui ne conservent qu'une existence rabougrie. Nous étions des aigles et des lions. Nous voici devenus des hiboux et des taupes !

Tel est le constat que Nietzsche fait, quand il entreprend l'étude généalogique de nos comportements et quand il se refuse d'admettre une valeur éternelle à ce qui est maintenant, mais qui n'a pas toujours été ainsi, quand au lieu de rechercher un fondement supposé immuable aux valeurs morales, il entreprend d'étudier leur genèse dans

l'histoire. Ce faisant, Nietzsche ne cherche nullement à réduire analytiquement le supérieur à l'inférieur, mais tout au contraire à retrouver le supérieur oublié par-delà l'inférieur affiché, la santé par derrière la décadence. Car l'aurore devrait être de retrouver la genèse éternelle des hommes et du monde !

Seulement le constat ne suffit pas à guérir l'homme. Il se peut même que le proche avenir soit pire encore que le passé proche. Il est vrai, l'homme moderne ne croit plus à l'origine métaphysique de ses valeurs morales. Kant, quand il a cherché à fonder l'absolu au niveau de la raison pratique, faute de pouvoir le connaître au niveau de la raison pure, n'a eu qu'un effet retardateur. La sombre vérité moderne est que l'homme contemporain risque tout simplement de devenir un arc détendu. Il n'a plus ni croyance métaphysique, ni connaissance de la transcendance pour le tendre vers l'illusion, vitale bien que mensongère, des arrière-mondes. Car, réduit à ce seul monde, l'homme peut s'y affadir en devenant « le dernier des hommes », le produit presque fatal de la fin de la religion et de la sécularisation, produit envers lequel Nietzsche éprouve une aversion encore plus viscérale que face à l'homme de l'illusion métaphysique. Le dernier des hommes se croit guéri, alors qu'il est plus mourant que jamais. Il se croit au grand jour, délivré des superstitions et de l'obscurantisme, alors qu'il a tout simplement perdu la vue du grand style. « Les valeurs supérieures se déprécient, les fins manquent, il n'est pas de réponse à cette question : à quoi bon ? » ¹ « La grande angoisse : le monde n'a plus de sens. Dans quelle mesure la morale antérieure s'est-elle effondrée avec Dieu lui-même, puisqu'ils s'étaient l'un l'autre ? » ²

Il est très important de saisir que Nietzsche s'angoisse de son constat sur la mort de Dieu, de la métaphysique et de la religion. Car Nietzsche vise non pas tellement à libérer l'homme de Dieu qu'à tendre à nouveau l'homme vers un but qui soit moins malfaisant et plus créateur que le vieux Dieu. Nietzsche saisit l'homme épuisé, hanté par le nihilisme, abandonné de l'être. Toute son entreprise est une nouvelle affirmation créatrice et non pas seulement une dénonciation critique. S'il en veut à Dieu, ce n'est pas tant d'avoir été un être oppressif qu'un « néant calomniateur de la vie ! » Il va donc annoncer un meilleur évangile, lui qui s'étant reconnu athée, n'a jamais cessé de se proclamer pourtant religieux, lui qui n'a jamais eu

¹ *Volonté de puissance* II, 1, 3 par. 100.

² *Volonté de puissance* II, 1, 3 par. 403.

que des sarcasmes envers les « libres penseurs » modernes, tout juste capables de se trémousser dans la danse du scalp sur le cadavre du Dieu mort, mais bien incapables de tendre l'homme vers son propre dépassement.

III. L'évangile de la vie, sans le péché

Il y a ici un retournement étrange. Nietzsche, ayant perçu dans les fausses libérations modernes le parfum terrible du nihilisme, revient vers le christianisme pour tenter de percevoir où fut sa faute. En effet, le christianisme pouvait peut-être agir comme une force capable de libérer l'homme des idoles, sans le détendre vers le néant. Il pouvait engendrer l'amour de la vie, sans s'abîmer dans la pitié et la compassion destructrices de la santé de cette vie. Il aurait fallu pour cela un christianisme dionysiaque, qui ne cède pas aux attirances du dualisme, dont le platonisme lui a fourni le modèle pernicieux, puisqu'en fin de compte le destin du christianisme a été historiquement de populariser le platonisme des élites anémiées auprès des masses envieuses. Il y a chez Nietzsche un programme sous-jacent de guérison du christianisme historique, à peu près comme Hegel, sur un autre plan, projeta de confier à l'état cette réalisation de la liberté publique que les églises historiques se sont avérées incapable de promouvoir à cause de leurs divisions entre extériorité catholique et intériorité protestante. Nietzsche souhaiterait un christianisme qui en aurait fini avec le dogme sacerdotal du soi-disant péché originel et avec la morale rancunière du ressentiment des faibles. Il souhaiterait un christianisme proclamant l'innocence sans culpabilité, ni vengeance. A aucun moment Nietzsche n'a abandonné la lutte contre la tradition judéo-chrétienne. A aucun moment non plus il n'a renoncé à chercher un meilleur évangile.

Tout Nietzsche pourrait se résumer ici dans un changement de conjonctions. Il faudrait substituer à l'au-delà de la révélation et de la métaphysique le par-delà de la vie et du devenir : par-delà le bien et le mal, par-delà la loi et la culpabilité, par-delà la création et l'histoire, par-delà le péché et la grâce, par-delà la liberté et la nécessité, par-delà les dualismes qui ont débilité et anéanti l'homme. L'au-delà remplit l'homme d'une fallacieuse nostalgie. Par-delà donne à l'homme une force innocente. L'au-delà est une destination céleste, castratrice et mensongère. Par-delà est un destin terrestre, plénifiant et courageux. L'au-delà promet sans tenir. Par-delà tient sans promettre. Le premier est ontologiquement métaphysique et historiquement dialectique. Le second est vitalement tragique.

C'est ici, je pense, que l'on peut le mieux deviner ce que Nietzsche a saisi de vrai dans la foi chrétienne et bien entendu ce qu'il ne pouvait en supporter, à ses yeux, de faux. Car la foi biblique est effectivement à bien des égards plus une annonce du par-delà qu'une invitation à l'au-delà. La liberté chrétienne est un par-delà de la loi et du péché, un par-delà de la présomption et du désespoir. La Bible ne convie pas à une ascension de l'âme délestée de sa brouille avec le corps, ni à un mépris des instincts réprimés par la raison, ni à une mauvaise conscience enfermée dans la méfiance. Nietzsche a clairement perçu la malédiction sur la vie que constitueraient de telles déformations platoniciennes du message biblique, puisque l'Evangile ne prêche pas la mauvaise nouvelle des dualismes de la terre, mais la bonne nouvelle de la guérison des péchés.

Mais voici lâché le mot qui est pour Nietzsche insupportable : péché. C'est à ses yeux une invention des manipulateurs sacerdotaux de l'angoisse humaine, une fiction profitable, une astuce de dominateurs. Tout se passe comme si le péché était inoculé et enseigné, mais jamais rencontré, ni vécu. La faute appartient à la vie. Le péché à la fiction. La faute est un apprentissage bénéfique, le péché une maladie vilaine. Car la faute fait partie de la dureté créatrice du devenir, tandis que le péché est une invention pour corrompre. Au fond, Nietzsche se ressent lui-même malade de ce christianisme occidental, qui a empoisonné nos consciences, en retournant contre nous-mêmes les forces faites pour se battre et non pour s'accuser. S'il en veut à la Réforme, qui n'a pas guéri l'homme de la terreur médiévale, mais qui l'a dangereusement intériorisée, c'est pour n'avoir pas su, comme l'aurait pu la Renaissance, faire fleurir la vie. La Réforme, justement avec sa doctrine du péché, a eu pour conséquence de développer en chacun le souci morbide de sa culpabilité et de déchaîner socialement l'envie et la rancune. A cet égard la démocratie et le socialisme ne sont que des versions sécularisées de cette culpabilité et de cette rancune que Nietzsche voit à la racine de tous les maux contemporains. Sécularisme et socialisme, loin de redonner à l'homme déchristianisé une santé perdue, prolongent, sans même l'excuse de la croyance en Dieu, tous les effets pernicieux de la morale chrétienne. Eux aussi calomnient la vie en socialisant le péché sous la forme de l'injustice, et la rancune sous celle de la revendication. Ils ne guérissent pas la maladie, mais ils la propagent. Ils détendent l'arc et ils amplifient la décadence. Pas d'espérance donc dans leurs promesses de mensonge.

IV La déception de Jésus

Mais Jésus savait-il déjà les ravages que feraient ses disciples ? Ici je vois bien que nous devons demeurer dans une ambiguïté insoluble, puisque Nietzsche lui-même a signé ses toutes dernières lettres paroxystiques, tantôt Dionysos, tantôt le Christ crucifié. Certes « l'Antéchrist » est l'un des pamphlets les plus décidés et par certains côtés les plus déchirants qu'un homme ait jamais écrits dans sa déception haineuse envers Jésus. Il veut y exercer le courage de l'interdit, en allant jusqu'au bout de l'outrage. C'est Jésus lui-même qui nous a inoculé le microbe de l'amour et s'est ainsi fait le multiplicateur de la misère, misère des faibles qui y justifient leur impuissance, misère des forts qui y inhibent leur noblesse. Tout est chez Jésus travail de faux monnayeur : Dieu devient, à la différence de tous les autres dieux, seulement bonté ! Or, cette bonté est le masque avantageux de sa propre impuissance. Dieu désormais se niche dans les encoignures du monde, depuis que celui qui s'est astucieusement fait crucifier sur un gibet, prétend être son Fils unique. « Déjà deux mille ans depuis lui et pas un nouveau Dieu ! »³ La contagion de ce Christ a corrompu l'humanité. La monotonie de ce monothéisme-là s'est étendu comme une ombre pernicieuse sur tous les efforts de l'homme pour dépasser l'homme. Par haine de la vie on a désormais prôné le sacrifice, par peur de la douleur on a conseillé l'amour. Cet avorton a plongé le monde antique dans la honte et le monde moderne dans la maladie. La rédemption n'a été qu'une promesse creuse, et la vengeance des faibles en a été le secret réel. Le christianisme a empiré le judaïsme, parce qu'il l'a propagé chez tous les peuples et que désormais partout les soi-disant saints veulent faire faire pénitence aux véritables nobles. Or la sainteté est un mensonge impudent, car il ne suffit pas d'échouer dans la vie pour prétendre avoir raison contre elle. « La croix serait-elle un argument ? »⁴ Mieux aurait valu pour le monde que le scepticisme antique des vieux romains l'emporte sur le fanatisme de saint Paul ! Mieux aurait valu pour l'Europe le triomphe de César Borgia que celui de Martin Luther ! Nietzsche étouffe de colère, de dégoût et de déception.

Il y a tout cela dans « l'Antéchrist ». Mais comment s'empêcher de penser que seul un amour trahi peut entraîner de telles fureurs. Car dans quelques phrases soudaines, Jésus paraît celui qui seul a lui aussi aimé ce que Nietzsche

³ *L'Antéchrist*, paragraphe 19. Collection 10/18, 1968.

⁴ *L'Antéchrist*, par. 53.

recherche. « Qu'est-ce que le Christ a nié ? Tout ce qui aujourd'hui s'appelle chrétien. » ⁵ « Le mot de christianisme est une mésintelligence. Il n'y a eu au fond qu'un seul chrétien et il est mort sur la croix. » « Le Royaume de Dieu n'est rien de ce qu'on attend. Il n'a ni hier, ni après-demain. Il ne vient pas dans un millénaire. Il est une expérience du cœur. Il est partout. Il est là et nulle part. » Dans ces passages qui ne sont nullement isolés, Jésus apparaît, à la différence avant lui de Jean-Baptiste, qui appelle les pécheurs à la repentance, et après lui de Saint-Paul, qui construit l'édifice dogmatique du péché nécessaire à la grâce, comme celui qui aime la vie sans calculs, sans remords, sans promesses. C'est un Jésus flagellé par les contempteurs de la vie, comme l'avait déjà été Dionysos. Un Jésus sans morale, sans au-delà, sans église, le Jésus du royaume qui est parmi nous aujourd'hui et maintenant, si nous sommes capables davantage de donner que de prévoir, davantage d'affirmer que de protester, davantage de vivre que de nous venger. Jésus c'est l'amen sacré au monde, c'est le royaume de cette terre par-delà le bien et le mal des petits jugements de la rancune. C'est, comme Nietzsche lui-même, un Jésus qui titube sans comprendre pourquoi les hommes préfèrent leurs ténèbres à la lumière éternelle. Peut-être meurt-il pour n'avoir pas cru à ce péché, auquel les hommes malades tiennent tellement, car il leur autorise tous les repliements. C'est un Christ martyr de la haine humaine de la vie. C'est pourquoi écrit Nietzsche : « Christ en croix est le symbole humain le plus sublime et le demeurera toujours. » ⁶

V Christianisme ou bouddhisme ?

Depuis la Renaissance, beaucoup de penseurs et de révoltés européens, nés dans l'héritage chrétien, se sont demandé vers quelle autre école de pensée se tourner pour guérir l'homme occidental des méfaits du christianisme. La Renaissance déjà avait rêvé de l'Antiquité platonicienne et néoplatonicienne. La révolution française cherchera du côté des vertus de la République romaine, après que les philosophes du 18^e siècle aient alternativement rêvé de l'ironie persane, de la sagesse chinoise et de l'innocence polynésienne. Le romantisme allemand songera aux liturgies de la Grèce archaïque. Marx appellera

⁵ Cité par Paul Valadier, *Nietzsche et la critique du christianisme*, p. 393. Cogitatio Fidei, 610 p. Cerf Paris, 1974.

⁶ Cité par Pierre Chazel, *Figure de Proue*, p. 55, Delachaux, 1946.

Prométhée le premier saint de son calendrier philosophique et tout notre temps cherche par-delà l'Europe des cultures non chrétiennes dont la différence à la fois nous humilie et nous enrichisse.

C'est sans doute le bouddhisme qui représente ici la figure la plus tentante, en tout cas pour ceux qui comme Nietzsche se ressentent victimes d'une éducation corrompue par le dogme du péché et qui aspirent à se guérir aussi des fausses promesses de l'histoire. Dans « l'Antéchrist » Nietzsche consacre plusieurs paragraphes à comparer le bouddhisme avec le christianisme, la tentation de l'Orient avec la décadence de l'Occident. Il trouve le bouddhisme plus réaliste, plus hygiénique, plus tolérant, fondamentalement plus honnête puisque chacun y est appelé à réformer son style de vie, sans que personne ne nous y garantisse un salut céleste. Le bouddhisme enfin lui apparaît infiniment plus civilisé, sans faire usage de ces trompe-l'œil qui ne peuvent faire illusion qu'aux barbares, que sont les trois dons spirituels paganisés par saint Paul : la croyance invérifiable, l'espérance illusoire et l'amour falsificateur ! Pourtant Nietzsche voit dans le bouddhisme aussi le produit d'une grande fatigue de vivre, même s'il lui apparaît moins menteur que le judéo-christianisme.

Zarathoustra lui ne vient ni de la Palestine, ni des Indes. Il vient de nulle part, de demain. Il annonce l'éternel retour de toutes choses à ceux qui auront appris, à son école, à danser l'aujourd'hui de la terre sans rêver d'un royaume au ciel. Zarathoustra va seul, sans responsabilités et sans rancunes. « Partout où l'on a cherché des responsabilités c'est l'instinct de vengeance, qui les a cherchées. » ⁷ Léger, ivre et sage, il dit un oui sacré à toutes choses, puisque par-delà tout dualisme, Dionysos le vrai héros de Zarathoustra est « la synthèse de l'affirmation vitale absolue et de l'éternel retour » ⁸. La négation est toujours vengeance cachée. Seule l'affirmation est jubilation innocente. C'est ainsi que la doctrine de l'éternel retour, qui n'est ni la promesse judéo-chrétienne du royaume de Dieu qui vient, ni l'initiation bouddhiste à la dépossession du monde, devient un marteau dans la main de l'homme le plus puissant, un marteau pour abattre tout ce qui décevra et pour admettre tout ce qui sera.

Peut-on alors dire que l'éternel retour ne déçoive pas ? Personne ne l'ose car il semble bien que Nietzsche s'enferme ici dans une extrême solitude où le dégoût de tous et de tout remplit ce que l'amour a déserté ! Nietzsche vit

⁷ Ainsi parla Zarathoustra, p. 210.

⁸ Jean Granier : *Le problème de la vérité dans la philosophie de Nietzsche*, p. 553, Seuil, 1966.

une agonie solitaire, après s'être fermé tout recours débilisant. Nietzsche est dans un Gethsémané sans Dieu qui l'abandonne, sans disciples qui le renient, seul avec les animaux qui le regardent et le ciel qui l'aspire. Midi. Minuit. Habitant d'un cosmos qui tourne en l'absence du tout autre, quelque peu comme le ciel tourmenté des derniers tableaux de Van Gogh. Il a vraiment été jusqu'au bout. Ce bout est un gouffre. Il le savait depuis l'origine. Mais il lui fallait y aller, par ce courage ou cet orgueil, qui sont eux-mêmes sans doute des vocations et des tentations, les tentations de l'amour déçu.

Voici quatre ouvrages remarquables sur Nietzsche :

Karl Löwith, *De Hegel à Nietzsche*, NRF, 1969.

Jean Granier, *Le problème de la vérité dans la philosophie de Nietzsche*, Seuil, 1966.

Plus particulièrement pour notre sujet :

Paul Valadier, *Nietzsche et la critique du christianisme*, Cerf, 1974.

Olivier Reboul, *Nietzsche critique de Kant*, PUF, 1975.